

À PROPOS DE L'ÉCRIT « EN MARGE DU PROCÈS DE LA SCIENCE » DE A.-L. MONTANDON

MATÉI MARINESCU

Quand, en juillet 1914, paraît à Genève le livre de A.L. Montandon, dans les éditions de Frédéric Boissonnas, chez le maître imprimeur Kundig, livre dédié à la Reine Elizabeth de Roumanie (Carmen Sylva), l'auteur ne pensait pas que peut de temps après la guerre allait éclater.

L'ouvrage n'arrivera pas à trouver l'auditoire qu'il visait et en 1936 l'éditeur renvoie à la génération suivante les stocks invendus.

Ceci s'approche du rêve de chaque écrivain de toucher le plus de lecteurs, d'écrire pour faire connaître l'intimité de sa pensée et pour que sa pensée puisse lui survivre. Parfois ceci devient réalité avec le temps qui passe, parfois non.

A.-L. Montandon, venu de France vers la Roumanie quand le siècle s'approchait de sa naissance, collaborateur d'Antipa, qui comme Fabre à Sérignan, s'intéresse progressivement et se spécialise dans l'étude des insectes, n'était pas destiné à la biologie.

Néanmoins son livre, qu'il publie sous une forme de collection de pensées disparates, est néanmoins unitaire et empreint de cette ambivalence de quelqu'un qui n'est pas « programmé » pour quelque chose et pourtant il y fait carrière et son talent se développe progressivement.

Son livre reste pareil à l'auteur, dans une bipolarité majeure sur ce qu'il appelle, paraphrasant Dieu, la Science. L'ouvrage, bref et parlant, évoque la position « début du siècle » où la science était encore proie aux attaques multiples des dogmes de croyance.

Il commence ses écrits en évoquant « les abîmes de l'ignorance et les fissures du savoir », savoir perfectible, dont on sait qu'il a continué à trouver un accomplissement.

Toutefois ces réflexions sur l'évolution de la science sont empreintes d'une éducation religieuse où le Mystère flotte, où les questionnements sur l'eau qui éteint le feu, métaphore de l'hydrogène et de l'oxygène en se combinant et donnant du liquide, sont légion.

A.-L. Montandon n'aime pas les médecins: il trouve que la médecine, de toute l'entité scientifique, est celle qui faisait le moins de progrès en début du siècle et considérait que la conception générale oubliait l'individu, ce qui a encore une résonance et sans qu'il puisse, à cette époque-là, comprendre l'évolution de la psychiatrie et les travaux d'explication du fonctionnement émotionnel humain.

Il dit que les médecins sont pris dans leur « ignorance, regrettable, qu'ils sont peut-être les seuls à ne pas vouloir admettre, si bien caractérisée par le mépris ».

Il évoque ultérieurement sa peur de la mort devant les limites de la médecine (être cloué vivant dans son cercueil).

Son ouvrage prend ultérieurement une dimension plus intéressée et amicale évoquant le naturaliste, l'utilité de la classification des animaux et la nécessité d'être spécialisé dans un groupe quelconque pour mieux voir, malgré son engouement pour la science en général, « tous les êtres de la création ».

Dans les pages de son livre il évoque ses souvenirs des séances de spiritisme chez Hasdeu, séances qui l'avait touché sans l'ébranler, néanmoins il avoue avoir été mis devant une peur de l'inconnu et du surnaturel.

Ensuite il décrit l'évolution de la religion vers « des Dieux qui n'ont plus beaucoup de ressemblance avec les idoles grossières des races primitives ». Il s'agit là d'un regard partiellement obscurci et néanmoins revendiqué.

Il sent son désarroi devant le passage du temps et il n'y a que « la science qui puisse tendre une main secourable ». Il s'oppose, dans cette ouverture d'esprit, aux « fanatiques qui ont toujours été de tout temps, en tout pays, les pires ennemis de l'humanité » en s'inclinant devant « la matière, la force, le mouvement, ces trois premiers états de manifestation vitale, qui ne sont pas sortis du néant ».

C'est un ouvrage rare, peut-être oublié, mais néanmoins qui a une sincérité dans sa maladresse, une réflexion chargée de la difficulté de s'incliner devant deux croyances si différentes et si proches, Dieu et la Science.

Montandon, qui ressort, peu à peu, de l'oubli dans ce nouveau début de siècle, renvoie aux questionnements et aux sens du progrès. Il n'y est plus depuis longtemps. Il est retourné « aux vieux enfers et aux vieux paradis », peut-être avec la peur que son cercueil soit cloué avant la vraie mort et que son livre soit oublié.

Il ne l'est pas.